

continent, pour lesquelles il paraît urgent d'inventer un projet de société civile, dans lequel le plurilinguisme devrait tenir une place primordiale. Il s'agit de la Moldavie où le bilinguisme officiel roumano-russe masque en fait une situation plus complexe car le russe, bien que seconde langue de la République, est la langue de communication intercommunautaire (les Ukrainiens, Gagaouzes, Juifs, Bulgares, etc, souvent pour la plupart russophones mais encore rarement roumanophones). Il s'agit ensuite de la Macédoine où le problème est d'une urgence toute actuelle, mais ne se limite pas qu'à un dualisme macédo-albanais, puisque demeurent dans le jeune État également d'importantes minorités turque, tzigane (pour ces deux communautés la confession musulmane renforce la cohésion de la communauté), serbe, aroumaine etc. Il s'agit enfin bien sûr de la Voïvodine, dont le cas a déjà été évoqué. L'histoire nous montre que depuis un siècle le modèle occidental de l'État-nation s'est peu à peu imposé à l'est du continent : car si la Yougoslavie n'était en fait qu'un dernier morceau des empires pluriethniques austro-hongrois et ottoman, les trois dernières mosaïques énoncées ci-dessus ne sont plus que des petits bastions sérieusement menacés. Et avec eux, menacées également les minorités qui y vivent. L'État-nation serait-il donc le seul modèle viable ? L'organisation fédérale sur une base cantonale a pourtant assuré la longévité d'un État comme la Suisse dont, que l'on sache, les quatre communautés linguistiques n'ont pas recours à l'anglais pour se comprendre. Le projet est donc viable et mérite d'être imaginé. L'intégration des ces régions dans une Union Européenne qui oserait jouer le risque d'une décentralisation extrême serait peut-être une solution. Est-elle utopique ? L'histoire nous apprend également que l'attrait de la modernité, la soif de progrès n'est jamais éternelle : en s'ouvrant sur l'extérieur, l'homme perd finalement un peu de lui-même et, tôt au tard, vient le besoin irrésistible de se retrouver et de réapprendre les traditions de son terroir.

Didier SCHEIN

VAIAJE,

l'aventure théâtrale d'une classe albano-macédonienne à Kumanovo

Morvan Benoist a été engagé par le Centre Culturel de Skopje pour créer à Kumanovo la seule classe mixte albano-macédonienne de Macédoine. Avec ces élèves, il a monté Ubu roi d'Alfred Jarry : la troupe, nommée « Vaiaje », a gagné le festival de théâtre amateur francophone de Skopje en avril 2001. Cinq jours plus tard, autour de Kumanovo, la guerre éclatait entre communautés albanaise et macédonienne. Morvan Benoist nous raconte l'aventure de cette classe multi-ethnique...

L'Un Est L'Autre : Pouvez-vous nous présenter Kumanovo, la ville où vous travaillez ? Quelles sont les différentes communautés ethniques qui y habitent et quels sont les liens qui existent entre elles ?

Morvan Benoist : Kumanovo est la 4^e ville de Macédoine, après Skopje la capitale, Bitola au sud et Tétovo à l'est. C'est une ville de 80 000 habitants intra-muros et 120 000 habitants en prenant les villages environnants. Cette ville, située au nord-est, est à 10 km de la frontière serbe, 15 km du Kosovo et 60 de la frontière bulgare, elle est donc un carrefour important de personnes et de marchandises en tout genre. Elle représente donc une sorte de ville tampon entre plusieurs milieux communautaires. Cette ville est donc de ce fait, une des villes les plus mélangées de Macédoine. La majorité de la population est formée de Macédoniens (45%), qui sont des slaves. La première minorité est la minorité albanaise qui doit représenter 30% de la population, ensuite viennent deux communautés à niveau égal, la communauté serbe et la communauté rom, chacune environ à hauteur de 10% de la population. Bien sûr comme dans toutes les villes des Balkans, d'autres communautés existent comme les Torbesh (macédoniens islamisés), les Turcs, les Aroumains parlant une langue romane, « cousins lointains » des Roumains...

Les liens entre les Macédoniens et les Serbes sont réels, les deux communautés s'apprécient et formaient il y a peu la Yougoslavie, il se considèrent comme des cousins.

La communauté albanaise, quand à elle, entretient des relations conflictuelles avec les deux communautés slaves. Une séparation spatiale existe dans la ville, même si elle n'est pas matérialisée par un mur et qu'elle est

assez leste, on peut rapidement se rendre compte si nous sommes dans un quartier à peuplement albano ou un quartier à peuplement macédonien. Certains quartiers sont « mixtes », mais en fait ils représentent les zones de contact entre deux quartiers communautaires.

La communauté rom, quand à elle, vit abandonnée à elle-même et semble accepter cet état de fait avec un fatalisme étonnant. Leurs conditions de vie sont semblables à celles des brésiliens des favellas, bidonvilles, le soleil en moins, et leur intérêt social est d'être les « rats » de l'économie de Macédoine, ils ont droit aux restes quand il y en a, poubelles...

« Les professeurs des deux communautés et tout le monde me promettaient bien du courage et pensait que cette classe ne fonctionnerait pas. »

L&L : D'où est venue l'idée de créer une classe bilingue à Kumanovo ?

M. B. : L'idée est venue du Centre Culturel Français de Skopje, satellite culturel et linguistique de l'Ambassade de France en Macédoine, qui dans une politique de relance du français dans les pays ex-communistes, a lancé un programme de classes bilingue en Macédoine. Ce système se substitue aux anciens programmes de lycée français, trop onéreux, en utilisant les lycées du pays et en proposant un partenariat, où un lecteur français est dépêché afin de monter une section bilingue. Ces sections fonctionnent avec des professeurs du pays, qui dispensent leurs matières, à Kumanovo (mathématique, physique, chimie, biologie et littérature), après avoir été formé à la langue française, un an de formation linguistique et des stages de formation linguistique en France.